tous les dangers, et qui était tout son monde, son foyer, sa famille, sa patrie entière. Adieu; je vais désormais flotter sur l'épave de ma vie, jusqu'à ce que j'atteigne le port immortel, et personne n'entendra plus les accents de ma voix dans le ciel brumeux qui s'assombriera de jour en jour autour de moi... personne, jusqu'à ce que je touche à la rive où tous bruits s'éteignent, où tous les orages s'apaisent. Alors seulement, je pousserai un dernier cri, celui de l'espérance éternelle, qui, seule, ne trompe jamais!

A. BUIES.

QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ART ET LA POESIE

"La loi de l'Art c'est la loi de la Vie.
E. HELLO.

III

DE LA POÉSIE ÉPIQUE.

Suite.

Enfin Dante a fait une peinture saisissante et complète du monde surnaturel sans s'écarter des croyances chrétiennes.

Ce qui fait le mérite de la Divine Comédie, c'est la grandeur et l'intérêt universel des sujets, la simplicité du plan et la variété infinie des détails, l'unité majestueuse de l'ensemble, l'élévation de la pensée et des sentiments. "Nui mieux que le Florentin ne sut élever l'homme et le faire monter vers la divinité. C'est par là, c'est par la pureté, par le caractère immatériel de son symbolisme, comme par la largeur infinie de sa conception, qu'il a laissé bien loin au-dessous de lui les poètes anciens et récents, et particulièrement Milton et Klopstock. Si donc on veut s'établir une de ces comparaisons, qui fixent dans la mémoire deux noms associés pour se rappeler, et se définir l'un l'autre, on peut dire, et ce sera le résumé de ce travail que la Divine Comédie est la somme littéraire et philosophique du Moyen-Âge; et Dante le St. Thomas de la poésie." (1)

VI

TASSE—(1544.)

De la Divine Comédie, nous descendons à la Jérusalem délaissée. Nous passons d'un poème original à une imitation, de l'épopée au roman épique. Dante a été lui-même dans tous les cours de son poème. On trouve chez lui des reminiscences, jamais d'imitation. Il a profité de ses connaissances sans changer l'allure naturelle de son génie. Si dans quelques parties il se rapproche de la Bible, de Virgile et des grands Théologiens du Moyen-Âge, dans l'ensemble on ne peut le comparer à aucun de ses prédécesseurs. Son œuvre ressemble à ces magnifiques cathédrales dont l'architecture a pris les pierres et les matériaux parmi les ruines des temples païens et les a taillés pour les faire entrer dans un nouveau plan. A peine y reconnaît-on quelques chapiteaux des colonnes antiques, tellement tout a disparu sous le réseau des structures ou dans l'harmonie des proportions nouvelles. Rien ne rappelle plus la destinée première du marbre qui compose l'édifice. La Jérusalem au contraire rappelle ces temples païens que l'Eglise consacrait au vrai Dieu, en y ôtant seulement les idoles et faisant les changements exigés pour leur destination nouvelle. On voit encore des idoles dans quelque coin de l'édifice, sans pouvoir les adorer. Tasse a imité constamment Virgile et Homère. S'il eût manqué de génie il eût fait de sa Jérusalem une première copie de la *Henriade*. Heureusement le poète italien était chrétien et il avait le sentiment de l'Art. C'est plus qu'il n'en fallait pour l'élever au-dessus de la médiocrité dont la prétendue épopée de Voltaire est le type parfait.

Le sujet de la Jérusalem était sans doute très-intéressant. Ce soulèvement de l'Europe marchant à la conquête du tombeau de Jésus-Christ caractérise aussi bien les siècles guerriers et pleins de foi du moyen-âge, que la guerre d'Illion caractérisait celui d'Homère. Ce sujet a de plus le mérite de nous attacher autant qu'au moyen-âge, plus encore, parce qu'à l'intérêt de la foi et de l'amour qui n'a pas changé, se joint celui des mœurs chevaleresques dès longtemps reléguées dans un lointain idéal d'où elles n'ont jamais cessé de régner sur les imaginations et sur toutes les âmes naturellement élevées.

Malheureusement le poète n'a pas su s'emparer de toutes les grandes pensées et de tous les grands sentiments que devait faire naître cette entreprise héroïque sur un théâtre tout au moins de toutes les merveilles de la terre et du ciel. Il semble que le poète devait chercher dans la Bible plutôt que dans l'Iliade l'inspiration de son poème. Il semble qu'il aurait dû se souvenir d'avantage des grands mystères que cette terre bénie lui rappelait à chaque pas, et que les astres de la nuit, au lieu de regarder en silence les combats homériques de ses héros et les galanteries fort peu héroïques de ses princes et de ses princesses, aurait dû lui répéter l'hymne qu'ils avaient appris des anges à la naissance du sauveur; que les hautes cimes du Liban et les sommets gaulois du Carmel auraient dû redire encore les hymnes sublimes des prophètes. Il aurait retrouvé le parfum des anciens jours et la bonne odeur des familles patriarcales. Il n'est rien passé de cette grande poésie biblique dans l'œuvre de Tasse: rien de ces grands et poétiques souvenirs. Il s'est contenté de décrire le pays comme un savant géographe. On y surprend rarement la couleur Orientale.

On demanderait vainement au poète de Sorrente ces conceptions larges et profondes qui font de la Divine Comédie l'œuvre la plus étonnante et la plus complète de la poésie. Tasse n'a pas fait comme son devancier une peinture complète de la vie humaine et résumé en un gigantesque tableau toutes les leçons du temps et de l'éternité. Rien de philosophique, rien de théologique dans son poème. C'est une peinture des passions, comme les poèmes antiques, avec cette différence que seize siècles de christianisme avaient dû mettre dans les mœurs et les idées. Tasse comme Homère n'a montré l'homme que dans le monde sensible. Seulement il lui a donné avec le monde surnaturel les relations véritables telles qu'elles aient faites le christianisme. C'est le point par où il l'emporte davantage sur les anciens. C'est toujours en suivant les inspirations chrétiennes qu'il s'est élevé à la véritable poésie. Hors de là il est trop souvent médiocre, faux et froid.

La qualité qui a le plus manqué au poète de la Jérusalem, c'est la sensibilité. Il ne sait pas pleurer. Il n'a d'autres émotions que celles de la guerre et des grands exploits, et celles moins nobles de la chair et des sens. L'imagination chez lui a tué le cœur. Il n'a jamais de ces peintures profondes qui montent à nu les replis les plus cachés du cœur humain.

Tasse n'a point parlé de la mère. On ne la voit nulle part,

pas même comme dans l'*Enéide*, dans cette unique mais touchante apparition de la mère d'Euryale. Le père n'a pas non plus sa place. C'est peut-être que Tasse était impuissant à rendre ces émotions si pures et si tendres du foyer domestique qu'il n'eût pas le bonheur de connaître. Peut-être son poème, composé avant la maturité, se ressent-il trop de la fougue de la jeunesse pour faire leur part à des émotions plus calmes, plus douces et plus profondes.

L'affection mutuelle des époux n'a rien inspiré à Tasse qu'on puisse comparer aux scènes charmantes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Gildipe et Odoset, les deux époux guerriers ressemblent trop à une seconde édition de Nisus et d'Euryale.

L'amitié même n'a pas un seul vers dans la Jérusalem. Il semble qu'il n'y a nulle part de société dans le poème de Tasse. On n'y voit pas de passion sociale. Les individus y sont nettement dessinés avec leurs sentiments et leurs passions. Il a des héros, des guerriers, des galants, des amoureux. Il n'a pas de fils, pas de frère, pas de père, pas de mère, pas d'amis. Presque jamais il ne parle au cœur. Cependant, comme il faut que le cœur ait sa pâture, Tasse a cru le rassasier en lui sacrifiant Renaud et Tancrede, Armide et Herminie. Il a mieux réussi qu'il ne s'attendait: il rassasia jusqu'au dégoût. Cette galanterie qui revient si souvent et si mal à propos dans la Jérusalem, est toujours ridicule quand elle n'est pas dégoûtante et dégoûtante quand elle n'est pas ridicule.

Comment un poète chrétien, dans un sujet aussi saint que celui-là, en peignant les mœurs pures de la chevalerie a-t-il pu se résigner à dégrader ainsi ses héros et à étaler avec tant de complaisance des turpitudes qu'un chrétien ne devrait pas connaître! A-t-il cru peindre les mœurs de la chevalerie chrétienne ou rendre ses héros plus intéressants en leur prêtant quelques faiblesses. Il suffit de comparer Armide à Béatrix pour voir l'abîme qui sépare les mœurs réelles de la chevalerie de celles qu'a imaginées Tasse. Personne en dépit des classicques absurdités qu'on nous répète depuis deux siècles ne serait tenté de préférer les faiblesses et les hontes imaginaires de Renaud à l'amour si pur et si idéal de Dante pour Béatrix.

Pour trouver quelque chose qui ressemble à Armide, il faut remonter dans les âges païens. C'est Virgile qui a eu l'honneur d'en faire l'original. Tasse a refait Didon, en ajoutant des détails que le poète païen avait méprisés.

L'explication (non pas non l'excuse) de cette dégradation de l'art se trouve tout entière dans le siècle de Tasse. Cette galanterie et cette volupté grossières qui avaient envahi les mœurs des sociétés chrétiennes avaient préparé le seizième siècle à la restauration de l'art païen. Dans la corruption où il était descendu, il put sans honte s'enthousiasmer devant ces œuvres polles, mais froides, qui n'avaient jamais vécu, devant ces marbres merveilleusement ciselés, qui ne recouvraient que l'inféctée corruption des civilisations antiques, et n'étaient après tout que de belles formes du néant et de la mort.

Au point de vue de l'Art, ce qu'on a appelée la Renaissance n'a été le plus souvent qu'une décadence de l'art chrétien qui abandonna le culte de l'idéal et de la pensée pour celui de la forme et de la beauté sensible. Pour juger combien ce faux mouvement littéraire avait fait descendre l'esprit humain, il suffit de regarder Armide après avoir contemplé Béatrix et de lire la Jérusalem après la Divine Comédie.

Ce qui manque surtout à la Jérusalem, c'est le sens chrétien. Tasse ne manque pas de foi; mais il est timide et froid devant Dieu. Il ouvre rarement le ciel; il n'y pénètre pas comme Dante d'un œil ravi. Son poème a des parties religieuses, vraiment chrétiennes. C'est ce qui le fait vivre. Dans l'ensemble ce n'est qu'une épopée militaire et chevaleresque. Il y a des chants entiers où l'on ne sent pas vibrer une émotion chrétienne.

Tasse n'a pas vu le monde naturel avec l'œil d'un poète chrétien. Conçoit-on que sous le ciel de la Palestine, sur cette terre bénie où avait germé et fleuri la poésie symbolique des Prophètes, les beautés de la nature n'aient donné au poète que des sujets de descriptions poétiques sans élever sa pensée plus haut. La nature ne dit rien au poète parce qu'il ne comprend pas son langage. Il n'aime pas à converser avec elle. Trop souvent il ne se sert des beautés de la nature que pour exciter d'avantage à la volupté. C'est un contre-sens et une profanation.

Une fois seulement, dans l'épisode d'Herminie chez les bergers, Tasse semblait devoir donner un aimable tableau de la vie des champs; mais cette scène pastorale, d'ailleurs charmante, est gâtée par de fades souvenirs de galanterie.

Tasse a-t-il mieux connu l'homme! Les peintures qu'il a faites des passions s'adressent surtout aux sens et à l'imagination. Il a manqué d'idéal, de profondeur et de vérité. Mais il a excellé dans la peinture de l'homme guerrier et chevaleresque. Tasse a souvent manqué du sens chrétien. Cependant il n'y a qu'un poète chrétien qui fut digne de tracer le portrait de Godefroy de Bouillon. Boileau serait bien en peine de prouver que le héros de la Jérusalem a des faiblesses, ou que sa vertu le rend peu intéressant.

Il y a entre les guerriers d'Homère et ceux de Tasse la même différence qu'entre les guerriers des anciens âges et les chevaliers chrétiens. La plupart des héros de Tasse ne sont qu'une transformation de ceux d'Homère; mais cette transformation est une création nouvelle. C'est dans leur vertu plus encore que dans leurs mœurs relativement modernes que se trouve la raison de cette attraction qui nous porte vers les héros de Tasse. Qui ne préférerait Renaud à Achille? Où trouver dans l'antiquité un héros comparable au généreux Tancrede ou à ce vieux comte de Toulouse, qui a gardé sous ses cheveux blancs toute la bravoure et l'ardeur de son héroïque jeunesse? Tous les chevaliers de la Jérusalem sont idéals des guerriers: indomptable au combat, doux et humain dans la victoire. Les guerriers musulmans, moins humains dans la victoire ne sont pas moins ardents au combat. Le sauvage Argant, l'intrépide Soliman et Clorinde, la plus touchante, la seule touchante des héroïnes de la Jérusalem sont des créations qu'Homère n'a point surpassées. Le dernier combat de Clorinde avec Tancrede au milieu des ombres de la nuit, et sa mort après son baptême, est ce qu'il y a de plus touchant dans la Jérusalem.

Les aventures d'Herminie, de Renaud et d'Armide sont plus dignes d'un roman que d'une épopée.

Le monde surnaturel paraît peu dans la Jérusalem. Le plus souvent les communications avec lui se font par la prière avec les saints et par la magie avec les démons.

La magie et les enchantements ont une grande part dans la Jérusalem. C'est de là que sont tirés les plus grands obstacles à la sainte entreprise. Ils sont peu sérieux. Les merveilles de la forêt enchantée ne peuvent effrayer que des enfants. Les séductions et les enchantements d'Armide pourraient peut-être amuser dans un opéra.

En résumé, Tasse n'a pas été assez chrétien et pas assez lui-même. Il a emprunté à Homère ses batailles et le caractère

de ses héros, leurs harangues avant le combat jusqu'à la description du bouclier d'Achille. Mais lorsqu'il a suivi l'inspiration chrétienne il s'est élevé au-dessus de son modèle. Il est le rival d'Homère dans l'art de peindre et de raconter. Il n'a pas pris à Homère ce qui fait son charme, la simplicité et le naturel. Tasse est presque toujours composée, raide et guindé. Il porte un costume peu fait pour sa taille.

Son œuvre est morale dans l'ensemble.

Plus intéressant que Virgile, il a mieux su ordonner son œuvre: mais il est moins sobre d'ornements. A tous égards il est resté loin après Dante. Mais on peut être grand encore quand on vient après le poète de Florence.

VII.

ARIOSTE.

C'est faire trop d'honneur aux folies d'Arioste que de leur donner le nom d'épopée. Le *Roland Furieux* n'est qu'une série d'histoires plus ou moins folles, plus ou moins morales, qui n'ont entre elles aucune liaison.

Arioste cependant n'était pas un esprit ordinaire. Il est impossible, à ce que disent les connaisseurs, de parler mieux que lui sa langue, de lui donner plus d'élégance, de grâce, de facilité et de souplesse. Il eût aussi le talent de peindre et de raconter. Son ouvrage est plein de charmants tableaux de la nature, les plus riants et les plus riches qu'on puisse imaginer, et si bien présentés qu'un peintre en pourrait faire la copie.

Les personnages ont été moins bien traités. Malgré la diversité de leurs exploits, ils se ressemblent trop. Ils sont en grand nombre; mais comme ils ne sont nullement groupés, ils se nuisent au lieu d'intéresser. Ils ont presque tous le même caractère et les mêmes mœurs.

Il n'y a pas d'action fondamentale dans le *Roland Furieux*, mais un grand nombre d'actions juxta posées sans ordre et sans lien commun. C'est que l'œuvre n'a point de but moral. Le poète veut s'amuser et il s'amuse. Comme il craint que la patience du lecteur s'épuise après l'avoir suivi pendant une histoire entière, il la morcelle en petites parties qu'il sépare par d'autres fragments d'histoire. Ainsi il excite la curiosité du lecteur et le fait avancer malgré la fatigue que font naître des interruptions si fréquentes et presque toujours à contre sens. Mais il n'a pas fait une œuvre d'art parce qu'il lui manque l'unité et le but moral.

Non seulement Arioste n'a pas de but moral, mais il est souvent immoral. Il a des passages qui pourraient soulever le cœur des païens eux-mêmes, peu scrupuleux en pareille matière. Il est licencieux et obscène avec une jovialité cynique qui est une parodie de la gaieté. Il justifie et vante des infamies dont le paganisme a quelquefois su rougir et n'a égalé ses bouffonneries que par ses malpropétés.

L'œuvre d'Arioste est donc pas un chef-d'œuvre. C'est comme un de ces rêves d'une nuit agitée par la fièvre, où l'imagination sans frein s'arrête sur tous les objets qu'elle rencontre avec un égal plaisir. Il y a beaucoup d'imagination, peu d'intelligence, pas de cœur.

En dépit du talent prodigieux qu'il révèle, le *Roland Furieux* est une œuvre malsaine, sans élévation, sans idéal, sans portée morale et que j'aurais honte d'admirer. Le succès merveilleux qu'il a eu ne s'explique pas seulement par la beauté du langage et le talent peu ordinaire de bien raconter des choses qui n'en valent pas la peine. Il s'explique bien davantage par cette passion que tous les hommes médiocres ont de dénigrer les grandes choses, comme Arioste qui voulut dénigrer la chevalerie; et aussi peut-être par la pente trop naturelle qu'ils ont à la malpropreté et à l'infamie.

VIII.

CAMOËNS.

Les *Lusiades* de Camoëns n'ont ni les grandes proportions, ni les conceptions larges et profondes de l'épopée. Camoëns n'a cherché à expliquer ni le monde naturel, ni le monde surnaturel. Un seul objet l'occupe tout entier, la gloire du Portugal. La patrie avec la religion qui en est inséparable, c'est tout ce qu'il a voulu chanter. C'est l'amour de la patrie et de la foi chrétienne qui l'ont fait poète. Aussi il en est peu de plus élevés. Camoëns est peut-être avec Dante le seul poète épique qui n'ait jamais consenti à flatter les sens et les mauvais penchants de l'homme.

On peut faire à Camoëns de nombreux et graves reproches: le mélange absurde des divinités païennes avec les croyances chrétiennes, l'imitation trop fréquente et trop fidèle de l'*Enéide*, la nullité des personnages principaux, la sécheresse de l'action, et que sais-je encore? Je n'aime guère, par exemple, ces vieilles fables des îles enchantées. Je ne goûte pas davantage ce pauvre Adamastor si chéri des critiques. Mais quand on trouverait au poète bien d'autres défauts encore, ils ne l'empêcheraient pas de vivre, et ne nous empêcheraient pas de l'aimer. Camoëns a quelque chose de plus vivant que Tasse. On lui pardonne beaucoup parce qu'il a beaucoup aimé.

Montréal, Juillet 1874.

(Lis suite au prochain numéro)

NOS GRAVURES

LES ARCS DE TRIOMPHE A QUEBEC

Nous aurions voulu publier cette gravure dans notre dernier numéro en même temps que le compte rendu de la grande fête, mais la chose nous a été impossible.

LA CHASSE AU LION.

Cette gravure rappellera les fameuses histoires de Gérard, le chasseur de lions, dont les récits ont passionné notre enfance.

LE MOUTON BLESSÉ

Souvenir biblique ou réalité, ce petit tableau parle au cœur ou dit la sollicitude d'un propriétaire.

(1) A. F. Ozanam—Dante et la philosophie catholique au XIII^e siècle